

Alexandra Bézert
Université de Corse Pascal Paoli

**PLURALITÉ DES POINTS DE VUE, PLURALITÉ DES CULTURES :
LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DU MOI
DANS LES ESPACES INSULAIRES**

“Multiplicity of points of view, multiplicity of cultures – identity building in the insular regions”

SUMMARY – It appears that both insular and travelling authors have interpreted the insular culture through their own depictions. These testimonies lead to cultural cross-fertilization. These diverse perspectives are an opportunity for enrichment of the islands’ cultures and a chance for them to preserve their heritage. Literacy is both a witness and a keeper of a culture. However, can the author, a sociologist, provide an objective view of the observed culture? If, in *Bildungsromans*, the influence of the land on the individual is obvious, the plurality of cultures is also observed within persons. This plurality of culture creates an open mindedness in each individual, which threatens the loss of his unique identity. Maintaining an insular culture may be the only way to delay its globalization.

KEYWORDS – insular identity, multiculturalism, French narrative literature, 19th-20th, Corsica

„Różnorodność poglądów, różnorodność kultur – budowanie tożsamości na obszarach wyspiarskich”

STRESZCZENIE – Wydaje się, że zarówno u wyspiarskich jak i podróżujących autorów własne wyobrażenia odgrywały zasadniczą rolę w odbiorze wyspiarskiej kultury. Świadectwa te prowadzą do krzyżowania się kultur, a różne perspektywy stanowią szansę wzbogacenia kultury wysp oraz ochrony jej dziedzictwa. Piśmienność jest zarazem świadkiem i strażnikiem kultury. Czy jednakże autor, będący socjologiem, może nam dostarczyć obiektywnej wizji obserwowanej kultury? Jeśli w *Bildungsroman* wpływ kraju na jednostkę jest oczywisty, można także mówić o różnorodności kulturowej intrapersonalnej. Ta wielokulturowość uwalnia od uprzedzeń każdą jednostkę, która obawia się utraty swojej tożsamości. Podtrzymywanie wyspiarskiej kultury może okazać się jedyną drogą do zahamowania jej globalizacji.

SŁOWA KLUCZOWE – tożsamość wyspiarska, wielokulturowość, francuska literatura narracyjna, XIX-XX wiek, Korsyka

De tout temps, l’île n’a eu de cesse de fasciner, et nombreux sont les écrivains à s’être penchés sur l’île et sa représentation, faisant de l’insularité un thème nodulaire en littérature. Ce « théâtre » insulaire qu’offrent ces écrits d’hier et d’aujourd’hui, d’auteurs d’ici et d’ailleurs, mettant en lumière l’ambivalence de ce lieu « mythique », île des paradoxes et des contradictions, nous apparaît ainsi comme un fil conducteur.

Or, en traitant, sous l’angle littéraire, la thématique de l’identité insulaire, on induit forcément, et par opposition, l’altérité c’est-à-dire la vision et la culture de ce qui n’est pas insulaire.

Ma réflexion s'appuie sur des sources principales, telles que *Marie di Lola*¹ de Michèle Castelli, *Colomba*² de Prosper Mérimée, ou la *Fiera*³ de Marie Susini, conférant à la Corse le lieu du récit. Puis, des sources secondaires, traitant de l'insularité, présentent des motifs communs, et offrent des clés de lecture par points de comparaison. Nous pouvons citer le roman de formation, *L'École du Sud*⁴, dans lequel Dominique Fernandez, de l'Académie française, s'inscrit dans la même démarche que Michèle Castelli, en retracant sous le mode autobiographique le parcours de son père. Ou encore l'œuvre de Grazia Deledda, auteur italien et prix Nobel en 1926, originaire du Nuoro, minuscule chef-lieu au cœur de la Sardaigne, qui a choisi de prendre l'île comme théâtre de ses récits⁵.

1. Pluralité des points de vue sur une même culture

À partir des points de vue de l'insulaire ou du voyageur qui parcourt les îles, il apparaît que plusieurs auteurs ont interprété la culture insulaire à travers le prisme de leurs propres représentations. Ainsi, pour les auteurs insulaires, l'île est très souvent un objet d'étude voire même un personnage implicite ou sous-jacent de leurs récits, comme chez Michèle Castelli ou Grazia Deledda. Alors que l'attrait pour l'ailleurs et la quête de l'exotisme constituent une source d'inspiration littéraire, que l'on songe, aux œuvres de Flaubert, Hugo, Mérimée, Dominique Fernandez ou encore de Michel Tournier. Tous ces témoignages, qu'ils émanent du monde insulaire ou non, conduisent vers des formes de métissage.

1.1. Littérature miroir et transmission de la culture

La littérature, par sa richesse et sa diversité, est le réceptacle d'une culture. Elle en est à la fois le conservatoire et le vecteur de transmission. Ainsi, la littérature peut devenir l'espace le plus éloquent d'une terre qui, dans les caractéristiques de son paysage et dans la vie de ses habitants, conserve tous les traits d'un monde réel ou idéalisé. Par conséquent, le lien entre l'histoire et l'espace semble être une des clés pour comprendre le destin de l'homme et

¹ M. Castelli, *Marie di Lola I, Une enfance en Corse en 1900*, Ajaccio, Albiana, 1982 ; M. Castelli, *Marie di Lola II, rue Château Payan*, Ajaccio, Albiana, 1985.

² P. Mérimée, *Colomba*, Paris, Hachette, Livre de Poche, 1840.

³ M. Susini, *La Fiera*, Saint-Amand, Éditions du Seuil, Points, 1983.

⁴ D. Fernandez, *L'École du Sud*, Paris, Grasset, 1991.

⁵ G. Deledda, *Il Paese del vento*, Milan, Arnoldo Mondadori Editore, 1950. Œuvre sensiblement autobiographique qui débute sur le voyage d'un jeune couple partant pour le continent, exil que connaîtra l'auteur elle-même.

donc de toute évolution individuelle. À travers leurs écrits, les auteurs de notre corpus proposent donc une représentation de l'espace, qu'ils peignent selon leurs propres visions. Dans notre approche de l'île, deux types d'espaces se superposeront, l'île « réelle » et l'île « perçue » par la sensibilité de l'auteur⁶.

1.2. Regard de l'écrivain insulaire sur son île

1.2.1. Témoin privilégié de sa propre culture

Beaucoup d'auteurs, de façon consciente ou non, ont pris l'île comme cadre de leurs récits. Ainsi, M. Castelli présente une Corse du début du XX^e siècle omniprésente et déterminante pour le destin des personnages. Elle nous décrit une Corse pauvre, religieuse, où la vie est rythmée par les traditions et les superstitions, et où le continent apparaît comme un Eldorado mythique et effrayant. Cependant, cette terre difficile conservera tous les attributs du bonheur. Grazia Deledda s'inscrit dans cette même inspiration, et fait revivre la Sardaigne empreinte de fatalité dans ses récits.

1.2.2. Lien fusionnel entre l'insulaire et sa terre

L'insularité joue alors un rôle primordial dans la formation du moi de l'insulaire, dans ce qui forge son identité collective, sa culture, c'est-à-dire le rapport entre l'homme et l'espace.

Les limites de l'île sont naturelles et donc bien définies, et l'on peut comprendre aisément que les représentations mentales de l'espace insulaire soient plus importantes chez l'îlien que chez le continental. Et ce d'autant plus, si l'on considère la forte symbolique de l'île. Mais bien souvent chez l'insulaire, ces représentations mentales se produisent de façon naturelle et inconsciente. L'île est ainsi décrite comme un lieu sauvage de montagnes, de fleuves et elle est un espace naturel au caractère fort et affirmé, difficile à maîtriser pour l'homme qui subit la structure insulaire imposée. Or, l'homme a besoin de travailler l'espace pour qu'il devienne un espace humain, modelé par la culture. L'insulaire identifie l'espace pour se l'approprier, mais l'espace identifie également l'insulaire et il existe donc une intime corrélation entre les insulaires et leur terre. Ce phénomène se retrouve, par exemple, dans le comportement de Marie qui vit son exil comme un arrachement, et rêve de son retour sur l'île, ou encore de Porfirio adulte qui ressent le besoin d'un pèlerinage à Girgenti comme un retour

⁶ M. Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955 ; J. Vion-Dury, J.-M. Grassin, B. Westphal (dir.), *Littérature et Espaces*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2001.

aux sources. De même, Grazia Deledda dans *Il paese del vento* commence son récit par le motif déchirant de l'exil. De très nombreux insulaires exilés souhaitent d'ailleurs être enterrés dans leur île, et accomplissent ainsi un retour définitif, une fusion ultime avec leur terre. L'individu et l'espace sont donc intimement liés et ce lien participe à la construction identitaire.

1.2.3. Une vision particulière de l'espace et de l'« autre » : la vision circulaire

Il faut relever, dans la culture insulaire, une vision particulière de l'espace et de l'« autre » propre aux habitants d'une île, la « vision circulaire » de l'espace. Cette approche correspond à un système d'organisation sociétale en unités constitutives propres aux sociétés insulaires. Elle renvoie aux travaux de José Gil sur la « segmentarité égalitaire » dans lesquels il définit l'identité corse ainsi :

Être corse, c'est d'abord appartenir à une famille et à un village ; ces deux entités en supposent une autre qui les englobe : l'île, le corps primitif. Chacun de ces trois domaines d'appartenance définit un aspect de l'identité corse ; les trois ensembles couvrent l'essentiel de ce dont le corse a besoin pour se reconnaître comme tel⁷.

La famille est donc le premier cercle d'appartenance de l'individu, celui-ci se définissant dans le village de par son appartenance à un groupe familial au moyen de son nom de famille.

La maison familiale constitue un microcosme dans le village. Ainsi, dans *l'École du Sud*, le palazzo, maison familiale des Vasconcellos est un lieu de vie communautaire, véritable organisation sociale, enfermant ses habitants dans une sorte de vase clos, qui semble recréer une « microsociété » entre ses murs. De même, la modeste maison d'enfance de Marie constitue l'épicentre de la vie familiale. Ce vase clos ne permet pas, d'ailleurs, à celui qui en est étranger, d'y entrer, seules ses origines, sa lignée peuvent lui donner une possibilité d'adhésion : « Mais qui est étranger ? C'est une notion tout à fait relative. On peut être étranger à la Corse, on peut être étranger à la Région ou au village, mais on peut également être étranger au hameau (*paesolu*), au lignage ou à la maisonnée »⁸.

Ce premier cercle possède ainsi ses propres coutumes, immuables, souvent régies sous l'autorité des femmes. Ainsi, Dominique Fernandez parle de la *padrona di casa*, et pour Michèle Castelli, la mère, Lola, incarne le pouvoir bienveillant mais autoritaire. Nous retrouvons dans les deux cas une société fortement matriarcale.

⁷ J. Gil, *La Corse, entre la liberté et la terreur*, Paris, La Différence, 1984, p. 52.

⁸ A. Meistersheim, *Territoire et Insularité*, Paris, Publisud, 1991, p. 49.

Dès lors, la vision de l'espace se construit, chez le personnage, à travers la représentation de celui qui correspond à la limitation géographique du village. Celui-ci apparaît, en effet, comme un espace déterminant de l'identité insulaire. Ce mode « d'habitat groupé » rassemble la plupart de la population méditerranéenne, et cette vie en communauté est organisée par rapport à un espace public accueillant, les bâtiments-symboles religieux et politiques, mais aussi le marché, les lieux de célébrations, de fêtes et de rencontres.

Le troisième cercle de la perception de l'espace est l'espace insulaire : La Sicile, la Corse ou la Sardaigne. Ainsi, l'île est le dernier cercle concentrique où l'insulaire se reconnaît en tant que tel. L'île, de par son contour bien délimité, permet à l'insulaire de s'identifier à elle, ainsi elle est la dernière unité constitutive des sociétés insulaires. Pour un continental, en effet, la frontière n'est jamais aussi nette, elle est poreuse de village en village, de lieu en lieu, on passe progressivement d'une région à une autre, d'un pays à un autre.

Tout comme l'individu s'identifie au moyen de sa famille au sein du village, il s'identifiera au moyen de l'île lorsqu'il sera en dehors de celle-ci, c'est-à-dire qu'il se présentera comme sicilien, corse, ou sarde. Ainsi José Gil explique :

Dans la mesure où l'on s'affirme en s'opposant, l'affirmation et la reconnaissance de l'individu à l'intérieur du bloc familial dépendent pourtant, aussi, de l'ouverture de ce dernier vers l'extérieur. C'est tout naturellement donc, que l'identité individuelle réclame une dimension proprement sociale, grâce à l'espace public du village [...] Pour les mêmes raisons, il doit participer à tout ce qui concerne son village lorsqu'il s'ouvre vers le champ plus vaste de l'île⁹.

Nous voyons bien l'influence de la terre sur la formation du moi. José Gil parlera alors de « corps primitif » pour signifier l'île. L'insulaire ne vit donc pas dans l'espace, mais vit l'espace, puisqu'il y puise ses forces, ce qui lui permettra d'exister par rapport à l'île¹⁰.

1.3. Regards extérieurs de l'écrivain sur l'île

1.3.1. L'île comme source d'inspiration

L'île est métaphorisée et est souvent perçue comme le symbole d'un petit bout de paradis originel perdu. L'attrait pour l'exotisme de l'île et la quête de l'ailleurs constituent souvent une source d'inspiration littéraire. Ainsi Flaubert¹¹,

⁹ J. Gil, *op. cit.*, p. 58.

¹⁰ Cette influence de l'espace sur l'insulaire est telle que Marie, dès son arrivée à Marseille, tentera de s'approprier cet espace nouveau en reproduisant ce schéma. Ainsi, le quartier se substitue au village.

¹¹ G. Flaubert, *Voyages dans les Pyrénées et en Corse*, Paris, Gallimard, Folio Classique, 1840.

Mérimée¹², Maupassant¹³, Dumas¹⁴ y ont trouvé une source d'inspiration, parfois même libératrice, et offrent par leurs écrits une interprétation insulaire à travers le prisme de leurs propres représentations. Parmi les exemples les plus connus Victor Hugo, ayant subi l'exil à Jersey puis à Guernesey, transformera cette expérience de l'insularité en formidable source d'inspiration¹⁵.

L'île est souvent considérée comme un centre spirituel, voire même comme le centre spirituel primordial puisque l'on ne peut y accéder que par la mer ou par les airs. L'île est donc envisagée comme le lieu du temple sacré de la spiritualité par excellence. Pour de nombreuses sociétés, l'île est symbole de paradis et de mystère. Ainsi, Michel Tournier prend pour cadre de ses réflexions sur l'existence, le rapport de l'homme à lui-même, l'île de Robinson, espace particulièrement chargé de symboles et de significations¹⁶.

1.3.2. L'écrivain devient sociologue

L'univers de l'île par son attrait exotique a souvent poussé les écrivains à relater leurs pérégrinations dans une littérature de voyage. Dans *Mère Méditerranée*, Dominique Fernandez montre une précision de sociologue en « décortiquant » les codes et les effets de la culture observée. L'auteur caractérise son livre comme étant « un témoignage sur une époque »¹⁷ et une « clef de lecture pour le présent »¹⁸. Le récit de voyage est un genre littéraire dans lequel l'auteur rend compte de ses voyages, des peuples rencontrés, des choses vues et entendues, des émotions ressenties. Le regard extérieur de l'écrivain crée ainsi sa vision de cette nouvelle terre. Il est aisément de comprendre l'importance confiée à la subjectivité et au rapport réel des faits.

1.3.3. L'écrivain non insulaire choisit d'ancrer son récit dans l'île

Les particularités culturelles et la singularité de l'île en font un théâtre particulier qui a poussé un grand nombre d'écrivains « extérieurs » à le prendre pour cadre du récit. Ainsi, Prosper Mérimée, dans *Colomba*, ne pouvait situer

¹² P. Mérimée, *Mateo Falcone*, Paris, Gallimard, Folio Classique, 1829 ; *Colomba*, Paris, Gallimard, Folio Classique, 1840.

¹³ G. de Maupassant, *La Patrie de Colomba*, 1880 ; *Un Bandit Corse*, 1882 ; *Une Vie*, 1883 ; *Une Vendetta*, 1883.

¹⁴ A. Dumas, *Les Frères corses*, Paris, Flammarion, 1844.

¹⁵ V. Hugo, *Les Contemplations*, Paris, Flammarion, 1856 ; *Les Travailleurs de la mer*, Paris, Livre de poche, Classiques, 1866.

¹⁶ M. Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1967.

¹⁷ D. Fernandez, *Mère Méditerranée*, Paris, Grasset, 2000, p. 13.

¹⁸ *Ibid.*

son récit qu'en Corse dont les moeurs sont le sujet même de l'intrigue. La vendetta est alors le moteur de l'action, l'auteur étant fasciné par cet aspect des mœurs corses, au risque de tomber parfois dans une schématisation réductrice de cette culture¹⁹. De même, Alphonse Daudet, fortement marqué par son séjour en Corse en 1862-1863, la choisira pour cadre, notamment dans les récits *Le Phare des sanguines* et *L'Agonie de la Sémillante*²⁰. Cependant, ses souvenirs de Corse transparaîtront dans ces écrits de manière nettement négative. Il y définit les Corses comme de véritables « sauvages » : « Toutes les mêmes, ces grandes familles corses : crasse et vanité. a mange dans de la vaisselle plate des châtaignes dont les porcs ne voudraient pas... »

En revanche, Alexandre Dumas, à la suite d'un voyage à travers la Corse en 1841 avec le prince Napoléon III, sera frappé par la ville de Sartène dans laquelle il situera son roman *Les Frères corses*. Il voit en cette terre, emplie d'ambigüité et de fatalité, une source d'écriture et nous livre ainsi sa vision de la culture corse : « Dans cette ville où l'âme corse de tout un peuple s'exprime à travers des valeurs extrêmes telles que l'honneur, la fraternité et la vendetta, la tragédie des frères Franchi est le récit de la douleur, de la déchirure et de la vengeance ».

À cette époque, on peut également citer Guy de Maupassant qui, au chevet de sa mère malade à Ajaccio en 1880, voit dans la Corse une source de nombreux thèmes littéraires.

Tous ces exemples d'auteurs du XIX^e siècle français soulignent l'attrait exotique de cette terre encore mal connue à cette époque.

Ces regards croisés sur l'insularité nous mènent, par focalisation, à nous intéresser au parcours de nos personnages, qui parfois, dans notre corpus, relèvent d'une certaine « pluralité des cultures » dans leur formation.

2. Pluralité et antagonisme des cultures au sein d'un même individu

2.1. Ouverture de l'île sur le monde et influence sur l'individu

Dans l'évolution du monde, il est de plus en plus difficile de cantonner un personnage à une seule caractéristique. Ainsi, si l'on ne remonte pas à l'évoca-

¹⁹ Mérimée résumera son voyage en Corse en écrivant : « Je me suis fort amusé dans ce pays-ci et j'ai tâché de tout voir [...], c'est la pure nature qui m'a plu surtout. Je ne parle pas des maquis, dont le seul mérite est de sentir fort bon, et le défaut de réduire les redingotes en lanières. [...] Mais je parle de la pure nature de l'homme. Ce mammifère est vraiment fort curieux ici et je ne me lasse pas de me faire conter des histoires de vendettas ».

²⁰ Aux îles Lavezzi, Alphonse Daudet découvrira le cimetière marin des naufragés de la Sémillante, qui sombra dans le détroit de Bonifacio, emportant par le fond 301 hommes d'équipage et 393 soldats.

tion du « bon sauvage », il est absolument impossible de considérer un habitant de l'île par sa seule qualité d'insulaire. Or, tout personnage défini comme insulaire subit des influences du monde extérieur. Dans un univers où l'on parle aisément de « village mondial », la culture insulaire « s'oppose » à la culture universelle.

L'écrivain insulaire ne peut occulter, dans sa démarche d'écriture, une influence, plus ou moins consciente, de la culture continentale. Dès lors, se pose la question d'une « déviation » possible de son regard sur sa propre culture. S'il est difficile de mesurer cette « déviation », on peut penser qu'elle dépend beaucoup du contexte et donc de l'époque où vivait l'auteur. Si l'on prend l'exemple de la Corse, pendant des siècles, la production littéraire relevait essentiellement de contes et légendes issus de la transmission orale. Cette transcription écrite était alors avant tout motivée par un souci de mémoire d'une culture, reflet d'une époque où l'île était repliée sur elle-même. Même au début du XX^e siècle, notons que, Grazia Deledda, qui connut plus tard une renommée internationale, a commencé un travail d'écriture inconsciemment centré sur sa région natale, le Nuoro, par absence de références extérieures.

2.2. Pluralité au sein d'un même individu

À travers l'étude particulière de romans de formation, le rôle majeur que joue la terre sur le processus identitaire apparaît prégnant. Ainsi, au-delà des exemples de cohabitation de diverses cultures sur un même territoire, la pluralité des cultures peut être envisagée au sein d'un seul individu.

Chez Michèle Castelli, Marie présente une dualité de l'identité forgée entre la Corse et le continent faisant d'elle un être divisé. De même, l'éducation de Porfirio dans *L'École du Sud* de Dominique Fernandez entre une mère française et un père sicilien génère des conflits qui influenceront sa personnalité.

Cette pluralité des cultures apporte à chaque individu une ouverture d'esprit manifeste mais également le risque de la perte des repères inhérents au mélange des cultures : il peut alors se construire un être divisé, ne trouvant plus sa place dans aucune de ses deux communautés d'origine.

2.3. De l'insulaire au stéréotype

Lorsque la littérature, comme dans notre corpus, se veut le témoin privilégié et l'observateur d'une culture, qu'elle transmet à travers des descriptions, des mises en abîmes, des péripéties, elle offre au lecteur des représentations de ce monde qu'il découvre et observe à son tour. Ces images sont telles qu'elle donne parfois naissance à des figures que l'on pourrait qualifier d'« archétypes »,

voire même parfois de « stéréotypes ». Elles peuvent revêtir une forme concrète : l'archétype est personnage, événement ou situation, décor même. Si l'on considère d'ailleurs cette notion à son origine dans son acception proprement littéraire, suivant la pensée de Platon (qui sera suivi par Jung²¹), l'archétype peut être alors entendu en tant que « modèle ». Ainsi, les figures que nous pouvons extraire de nos œuvres pourraient être considérées, non plus comme des faits ou éléments constitutifs d'un cadre particulier, mais comme des sortes d'invariants, d'images archétypales, représentatives d'une culture²². Lorsque Michèle Castelli décrit un pêcheur corse, elle fige une image qui tend à devenir l'archétype même du pêcheur du début du XX^e siècle.

Il ne faut pas occulter qu'à partir du moment où la littérature se penche sur un personnage insulaire archétypal, il est évident que ce personnage est déjà « déformé » par la vision qu'en a l'auteur. Soit que l'auteur insulaire veut faire partager sa perception à un lecteur universel, soit que ce personnage est décrit par un auteur non insulaire et donc forcément « déformé » par le prisme de sa propre culture. Ils se superposent donc différentes strates de préhension d'une culture entre le sujet réel observé, celui transcrit par un œil déjà influencé, et qui constitue l'objet littéraire, et l'image créée dans l'esprit de celui qui la découvre.

Ainsi, lorsque Mérimée donne vie au personnage de Colomba, il fige pour des décennies l'image de la femme corse, devenue « stéréotype ». En effet, lorsque l'image archétypale se superpose à la réalité observée, celle-ci présente le risque de tomber dans l'idée-reçue devenue lieu commun et pose la question de « déformation » de la culture originelle par la littérature. Une nouvelle dimension de pluralité est alors manifeste, cette pluralité des perceptions d'une culture qu'offre la littérature.

3. Perspectives

La pluralité revêt donc, dans notre thématique, plusieurs aspects. Elle est avant tout « plurielle », dans les différents regards qui se sont penchés sur l'île, mais aussi par les différents points de vue qui explorent cette culture, mais également elle se focalise par les différentes facettes qu'elle met en lumière, au sein d'un même individu.

Aussi, quelle que soit l'approche de l'espace insulaire que nous abordons, il en découle toujours cette interaction entre l'insulaire et son espace, qui participe à sa formation du moi, que ce soit positivement ou négativement, de façon symbolique ou comportementale.

²¹ C. G. Jung, *Les Racines de la conscience*, Paris, Buchet Chastel, 1971.

²² Analogie relevée dans des essais philosophiques de Fernand Reymond, entre les idées platoniciennes et les archétypes jungiens.

L'identité de la Corse, de la Sicile, ou de la Sardaigne, en tant qu'« île » se manifeste alors à travers ses habitants : par leurs pratiques, leurs perceptions, ils incarnent l'île. L'espace fait le personnage, ainsi, l'espace s'incarne dans l'individu, abolissant la séparation entre les deux. Mais, comme nous l'avons vu, la pluralité est aussi manifeste au sein d'un même individu. Ces deux parcours individuels, de Marie et de Porfirio, nous amènent à réfléchir au parcours identitaire de l'insulaire et voire à notre propre cheminement.

Si le particularisme insulaire crée une culture forte qui influe intensément sur les habitants de l'île, la formation de leur identité les rendrait moins réceptifs à une culture mondialisée qui induit une uniformisation des codes et symboles culturels.